

aurait eu vite oublié ces absences, si la particularité de la chevelure teinte ne fût venue en dernier lieu donner un corps à ses défiances.

—Ah ! saperlipopette, oui ! murmurait-il en se promenant à grands pas sur le gaillard d'avant, une cigarette aux lèvres, il est bigrement changé, le cousin, et il a l'air tout singulier ! Comment ne se souvient-il pas que je suis mécanicien, puisque nous exécutons tous les deux le même état ? Comment ne se souvient-il pas de la Pierrette qui faisait des bêtises à cause de lui ? Et il se teint ! Ses cheveux sont rouges sous le noir. j'ai vu ça ! Parole d'honneur, foi d'Ovide Soliveau, c'est louche ! Si ça n'était vraiment pas mon cousin ? Si c'était un particulier qui se soit payé le nom de Paul Harmanant qu'on disait décédé à Genève ?

Ovide interrompit son monologue, ralentit le pas, laissa s'éteindre sa cigarette et réfléchit.

—Mais quelle raison le ferait agir ? reprit-il au bout d'un instant. Voilà ce qu'il m'est impossible de comprendre. Je dois me tromper. C'est égal, je voudrais bien le faire jaser, ce paroissien-là, il a un air mystérieux qui ne me va guère. Il a fait fortune en six ans. C'est épatant tout de même. Je sais bien que ça arrive, mais c'est bigrement rare. Je creuserai ça ! je me payerai une petite enquête. Il faut savoir profiter de l'occasion quand on a l'idée fixe de s'arrondir un joli magot. Moi, j'ai l'idée fixe, et si l'occasion se présente...

Le Parisien fit une nouvelle pause, sans achever sa phrase, et ses regards semblèrent chercher quelqu'un sur le pont. Ils s'arrêtèrent sur un homme de soixante-cinq ou soixante-dix ans qui portait en bandoulière un petit sac de cuir, à serrure.

—La voilà, l'occasion demandée ! poursuivit Ovide en dardant sur l'escarcelle un regard étincelant de convoitise. J'ai vu le contenu de ce sac... il y a là-dedans au moins soixante mille francs en or et en billets de banque. Il suffirait de trouver un bon truc pour couper la courroie, empocher le contenu et jeter le contenant à la mer. L'opération réussie, je voyagerais en première classe, je fumerais des cigares à "cinquante" centimes, et j'aurais une "pelure" coupée dans le grand chic par un tailleur cher ! Oh ! l'occasion, comme ça peut vous retaper un homme !

En ce moment le porteur de la sacoche effleura en passant Ovide, qui frissonna de cupidité mais ne fit pas un mouvement.

XXXV

Le Dijonnais roula dans ses doigts une cigarette, hocha la tête et reprit :

—Ça ne m'étonnerait guère d'apprendre que le cousin a rencontré une occasion, lui ! Je voudrais bien connaître l'invention qui lui a fait gagner le gros lot ! Ca doit être rigolo.

Tout en allumant sa cigarette il marchait à petits pas. Il fit halte soudain près de deux personnages qui causaient à mi-voix, assis un peu à l'écart près du bordage du gaillard d'arrière. Ce groupe était composé d'un Indien du Canada, au visage cuivré, portant le costume de son pays, et d'un jeune homme de vingt-cinq ans environ.

Le Canadien paraissait avoir atteint un âge avancé déjà. Ses cheveux étaient grisonnants, ses joues creuses ; ses yeux brillaient de fièvre dans la cavité de leurs orbites, et tout son corps semblait agité d'un frisson convulsif. Il tenait à la main une fiole remplie d'un liquide de couleur d'or. Le jeune homme, un médecin français qui allait tenter la fortune en Amérique, lui parlait.

—Ainsi vous êtes miné par la fièvre depuis dix années, lui disait-il, et vous n'avez pour la combattre que ce breuvage ?

—Oui, répondit l'Indien en français, et c'est à ce breuvage que je dois de vivre encore. Lorsque la fièvre augmente, j'en prends cinq ou six gouttes seulement et le mal se passe, la faiblesse diminue.

—Quelle est cette liqueur ?

—Une infusion de plantes qu'on trouve dans nos montagnes.

—Savez-vous le nom de ces plantes ?

—Dans ma langue maternelle seulement.

—Comment s'appelle le breuvage lui-même.

—Il a plusieurs appellations, entre autres celle-ci : "Liqueur de vérité."

—"Liqueur de vérité," répéta le jeune médecin, qu'est-ce que ça signifie ?

—Cela se rapporte à l'une des propriétés de cette infusion de plantes.

—Laquelle ?

—Si l'on boit une cuillerée de cette liqueur mélangée à un liquide quelconque, vin, bière ou eau-de-vie, ce mélange surexcite le cerveau au point d'y amener une sorte de folie passagère, qui dure plus ou moins longtemps, parfois quelques minutes seulement, parfois une heure. Tant que dure cette folie, on est pris du besoin de parler, de raconter le passé et le présent, de confesser ses pensées les plus intimes ; aussitôt qu'elle cesse, on ne se souvient plus de rien. Dans nos tribus, l'homme que l'on accuse d'avoir menti pour une chose grave est contraint d'avalier une cuillerée du breuvage que voilà. Pris aussitôt d'un délire irrésistible, il parle sans le savoir et il avoue son mensonge, sa faute ou son crime. Voilà pourquoi cette liqueur s'appelle "liqueur de vérité."

—C'est très curieux, dit le jeune médecin.

Ovide Soliveau, profondément attentif sans en avoir l'air, n'avait pas perdu un mot de l'entretien des deux causeurs et des explications fournies par le Canadien.

—Saperlipopette ! murmura-t-il, très curieux, oui, mais pas neuf ! Je la connais, la liqueur de vérité ! Elle a servi, au boulevard, dans un "mélo" où Dumaine était épatant ! Et moi qui trouvais ça bien imaginé ! Paraîtrait qu'ils n'inventent rien, ces auteurs ! N'empêche que si j'avais de cette drogue et que j'en fasse boire au cousin, il m'expliquerait pourquoi ses cheveux ont changé de couleur et me raconterait comment il a fait fortune. Bref, je connaîtrais son passé, et je saurais ce qu'il a dans le ventre.

Les deux hommes s'étaient remis à causer. Ovide prêta l'oreille de nouveau. Le Canadien poursuivait :

—La liqueur de vérité a bien d'autres vertus, une entre autres, très remarquable.

—Laquelle ? fit le médecin pour la seconde fois.

—Versée pure sur une blessure, elle la cautérise violemment d'une façon presque instantanée. On a vu des fils de nos tribus, mordus par des serpents venimeux, guéris dès que quelques gouttes de la liqueur avait touché la plaie.

—Mais c'est la panacée universelle ! s'écria le jeune médecin avec un rire qui décelait pas mal de scepticisme et d'incrédulité railleuse.

—Ne riez point ! fit le Canadien d'une voix grave. Je vous ai dit vrai, et vous pourrez vous en convaincre.

—Comment ?

—En en faisant l'épreuve.

—Pour faire l'épreuve il faudrait en avoir. Voulez-vous m'en céder ?

—Cela m'est impossible. Je n'en ai que juste ce qu'il faut pour continuer mon traitement.

—Je serais pourtant très curieux d'expérimenter et d'analyser ce médicament étrange. Où pourrais-je m'en procurer ?

—Vous allez à New-York ? demanda le Canadien.

—Oui.

—Eh bien, écrivez ce que je vais vous dire.

Le jeune médecin tira de sa poche un agenda et un crayon et s'apprêta à prendre des notes. De son côté Ovide, tournant le dos aux causeurs, en avait fait autant. Le Canadien dicta :

—"Chuchillino, Onzième avenue, numéro 24."

—Qu'est-ce que ce Chuchillino ?

—Un homme de ma tribu qui a quitté le Canada

pour venir trafiquer à New-York, il fait venir des montagnes la "liqueur de vérité" et la vend à peu près au poids de l'or. Ainsi, il vous fera payer trois livres sterling une fiole pas plus grande que celle-ci...

—C'est effroyablement cher, en effet, mais je l'achèterai quand même. Je veux posséder cette liqueur.

Ovide avait inscrit le nom et l'adresse sur son calepin.

—Et moi donc ! se dit-il, je donnerais soixante-et-quinze francs de bon cœur pour pouvoir administrer à mon cousin une cuillerée de cette drogue bavarde. Histoire de lui délier la langue et de savoir un peu ce qu'il a dans son sac.

La cloche du bord se mit à sonner, annonçant

l'heure du repas pour les passagers des deux classes. Le Canadien et le médecin français se levèrent pour gagner l'entrepont. Ovide remit son calepin dans sa poche et les suivit.

Tandis que ceci se passait sur le gaillard d'arrière du "Lord Maire," Jacques Garaud, redescendu au salon de conversation, avait enfin trouvé l'occasion d'adresser la parole à Noémi Mortimer, la fille de l'ingénieur millionnaire. A la suite de ce que venait de lui dire Ovide Soliveau, son prétendu cousin, son désir d'entrer en relations avec James Mortimer avait singulièrement grandi. Il fallait à tout prix savoir quels étaient les perfectionnements apportés par lui à la machine à guilocher. Jacques Garaud, le voleur, l'incendiaire, l'assassin, rêvait d'arriver, non seulement à la fortune, mais à une haute situation industrielle. L'ambition, de tout temps, chez lui, à l'état latent, grandissait rapidement. Il se disait :

—Je suis sur la route de la fortune. Je ne m'arrêterai pas. Je marcherai vers le but convoité d'un pas toujours plus ferme et toujours plus rapide !

Ce qu'il avait volé ne comptait déjà plus pour lui. Pas tout à fait deux cent mille francs ! Belle affaire, en vérité ! Il lui fallait des millions, et il les aurait. Le hasard, cette fois, lui vint en aide. La blonde Noémi s'était mise au piano, tandis que James Mortimer causait avec deux ou trois Américains de sa connaissance. La jeune fille étudiait les motifs d'une opérette en ce moment fort en vogue à Paris. Jacques, très amateur de spectacle, avait vu deux fois cette opérette, et, comme il possédait une grande mémoire musicale, il en savait par cœur tous les airs. Il vint s'asseoir à une très faible distance de la jeune fille, pour l'écouter mieux. Noémi s'était, à plusieurs reprises, aperçue que le passager la regardait avec un plaisir manifeste. Il avait la tenue d'un gentleman, il voyageait en première classe, pourquoi se serait-elle offensée de son admiration secrète ? Aussi, elle ne songeait point du tout à s'en offenser. Peut-être même, en sa qualité de fille d'Eve, y prenait-elle un innocent plaisir. En voyant Jacques l'écouter attentivement elle rougit un peu, ce qui la rendit encore plus jolie, et n'interrompit pas son morceau, et même un connaisseur aurait pu signaler dans son jeu plus de "brio." Le morceau achevé, et tandis que vibrait encore l'instrument, Jacques se pencha vers la musicienne.

—On voit, mademoiselle, lui dit-il, que vous avez habité la France, et non seulement la France, mais Paris.

La jeune fille leva ses grands yeux blues sur le personnage qui se permettait de lui adresser la parole sans lui avoir été présenté ; chose contraire à tous les usages. Mais elle ne se montra point choquée, et demanda d'une voix douce, avec un demi-sourire :

—A quoi voit-on cela, monsieur, s'il vous plaît ?

—A ce que vous n'interpréteriez pas cette musique d'une façon tellement vivante, entraînée, si vous ne l'aviez entendue à Paris, dans le théâtre même où elle a été créée. J'y retrouve toutes les nuances de mon cher pays.

—Ah ! vous êtes Français, monsieur ?

—Oui, mademoiselle.

—Eh bien ! vous avez raison, monsieur. J'ai entendu ces motifs à Paris, au théâtre des Bouffes. Ils m'ont paru charmants et je les ai retenus.

—Vous avez une mémoire prodigieuse.

—Pour ce qui me plaît, oui. Et beaucoup de choses m'ont plu en France.

XXXVI

—Avez-vous longtemps habité Paris, mademoiselle ? poursuivit Jacques Garaud.

—Trois mois seulement, répondit Noémi. C'est à peine si j'ai pu voir ce que la grande ville offre de plus curieux. J'aurais voulu y passer une année, au moins, mais il n'a pas été possible à mon père de donner satisfaction à mes désirs. Ses affaires le rappellent à New-York, où je vais rentrer un peu malgré moi, après ce trop court voyage.

—Je comprends cela, quoique je m'éloigne sans regrets de Paris.

—Vous ne quittez pas la France pour toujours ! —Pour toujours, j'espère bien que non, mais pour un laps de temps dont je ne puis quant à présent déterminer la durée, qui sera longue, je crois. Moi aussi je vais à New-York.